

Christian Andrieux

Le fils maudit

Briançon, le 13 mars 1938

Mon blaze, c'est Christian mais tu peux m'appeler Chris. . .

Christian Andrieux... Ouais, j'm'doute, ça t'appelle quèque chose ! L'autre, là, tout fier avec son écharpe tricolore. Cherche pas plus loin, c'est mon paternel. J't'vois v'nir : « Fils de bourge, tu pionces dans la soie et t'es né avec une cuillère en argent dans la goule ! ». Mais là, t'as tout faux, mon pote ! J'en ai bavé et sans doute plus que toi ! Mais ce soir, je sens que dame Fortune va enfin m'sourire ! Enfin. . . à condition que j'retrouve cette satanée clef !

*J'ai 19 ans, je suis né en . . euh. . 1938-19. . novembre 1918. Oui, ça doit être ça. . Mon vieux, comme j't'disais, c'est **Auguste Andrieux**, not' bien-aimé maire ! Sauf qu'à l'époque, il était que conseiller municipal dans un bled paumé. Ma mère, **Brigitte**, lui avait déjà pondu un rejeton, mon frangin **Pierre**, trois ans plus tôt. Enfin, pour compléter le tableau familial, ma ptiote sœur **Thérèse** a commencé à chouigner un an après moi. On a vécu plutôt peinarde jusqu'à mes 9 bergeres même si le fréro et le paternel me chauffaient déjà un peu les oreilles à propos de l'école.*

Puis, il s'est présenté à la mairie de Briançon (mon père, bien sûr) et l'a emporté haut la main. Faut dire qu'il avait grandi là et qu'il avait gardé des relations bien placées. Déjà qu'on vivait bien mais alors là, le pagnon a commencé à rappliquer en masse. Par contre, plus d'Auguste à la maison ! Disparu, le pater ! Toujours en réunion à la mairie, en vadrouille dans les quartiers ou aut'part ! J'aurais rien eu contre un peu d'attention mais nada ! Pas le temps, tu penses !!!

Enfin, non, j'exagère. Mes carnets de notes continuaient de stimuler sa colère et ça allait de mal en pis. Faut dire que le frangin aidait pas ! Doué comme son père, qu'il était ! Toujours premier de la classe, ce fayot ! Toujours à la ram'ner à table avec tout ce qu'il avait appris ! Chaque soir où le paternel rappliquait, ils causaient politique (peuh !) ou art (mouarf !). Jusqu'au dessert où, penaud mais habité d'une rage froide, je révélais mes lacunes de la journée. Et tandis qu'ils papotaient au salon, on me forçait à monter dans ma piaule pour bosser encore et toujours.

Puis, ptit à ptit, il m'a lâché. Y avait plus de colère, rien que du mépris et des regards froids, inexpressifs. Heureusement qu'y avait ma vieille et ma frangine, les rayons de soleil de mes jeunes années. Maman a toujours été bonne avec ses mioches. Jamais elle m'a gueulé dessus même si des fois je méritais, c'est vrai. Elle nous a élevé dans un amour égal malgré nos différences et j'ai un peu honte de l'avoir fait souffrir. J'l'ai vu chialer comme une madeleine le jour où je lui ai beuglé que Pierre était qu'un ptit con.

Thérèse, c'est ma ptite frangine, ma ptite douceur, ma ptite fleur toute fragile. Elle est jolie comme un cœur, passe son temps à se marrer malgré les soucis. Elle a toujours son âme pure et sa fragilité de gamine. Même le vieux fond d'avant elle : il l'appelle toujours « Ma chérie », p'tit mot qu'il a jamais balancé à ma mère (il la vouvoie, carrément) ! Enfant, j'étais pour elle le grand frère qui la consolait lorsque son petit chat mourait ou qu'une de ses copines lui avait bousillé les cheveux. En grandissant, elle est devenue à son tour protectrice envers moi. Bon, j'veux pas la vexer mais je suis assez grand pour savoir ce que j'fais !

Quand on est arrivé à Briançon, ya quand même deux vieux qu'ont été plus chics avec moi que mon paternel (en même temps, moins chic, c'était duraille). D'abord, le cureton du patelin : **Archibald** (tu parles d'un blaze) **Ornetti**. Ma mère nous a tous envoyé au caté quand on était mômes. Ça me battait pas des masses mais l'abbé était pas trop pénible et en plus, il m'avait à la bonne. Comme j'avais du mal à capter ses histoires de croix et de messie, il me gardait toujours après les autres pour tout me rabacher en particulier. Il me prenait alors sur ses genoux, s'acharnait à me faire comprendre ses bondieuseries mais restait toujours peinard. Bon, il était un peu familier, j'aurais ptêt dû le rembarrer mais au moins, il était chouette, ça me changeait du bahut familial.

L'autre mec, c'est **Philippe Pélissier**, le bras droit du paternel à la mairie (il s'occupe aussi de ses affaires). Ils sont potes depuis tout mômes et Philippe aime bien les marmats de son compère. Ma vieille m'a dit un jour qu'il avait perdu son père puis sa mère dans des circonstances tragiques pendant la première guerre mondiale. Sale affaire ! Pis il a un frère mais il en parle jamais. Philippe est aussi le parrain de Thérèse et il prend ce rôle très au sérieux.

Une fois ado, j'ai bien cru qu'allais faire ravalier toutes ces enqueulades à mon vieux. J'avais trouvé une activité où je pouvais me pavaner comme artaband devant toute la maisonnée. L'école, c'était pas mon truc. Mais le sport, c'était une autre affaire ! Quand j'ai grandi, j'ai bien vu que j'étais plus baraque que mon frangin ! Et plus rapide ! Et plus agile ! Ah, ça, il en avait dans le ciboulot, mais pour le reste, j'étais le roi ! J'ai cherché ma voie pendant un an, tâtant un peu tous les sports. Et puis, sous l'influence de Philippe qui m'trouvait doué, j'me suis lancé dans le ski en 1932. Coup de bol, l'année d'avant, il venait d'ouvrir une école pour futurs champions sur le Mont-Revard et il m'a pris sous son aile. Il a pas eu tort : chuis dev'nu un champion, j'ai gagné toutes les courses de la région la saison suivante et même mon vieux m'a lâché la grappe et m'a grommelé quelques vagues félicitations. Ah ça, les sportifs, il lisait leurs exploits dans les canards, il les admirait en société mais pour ses gamins, il rêvait d'autre chose ! Ben tant pis pour sa goule !

Je foutais leur tôle à des gaillards de 16, 17 berges pour les championnats régionaux juniors. Faut dire que j'faisais plus que mon âge. Du coup, côté jambe en l'air aussi, j'ai été plutôt précoce. Après les courses, les minettes se bouscullaient pour me féliciter. Y'avait plus qu'à cueillir le fruit quand il était mûr. Ah ça, j'en ai culbuté, des charrettes de fans, cette année-là. . .

Pis en 1933 a débarqué à l'école de ski une sacrée pépée : **Frida Kimler**. C'était une jeune autrichienne qu'avait trois piges de plus que moi. C'est Philippe qui l'avait rencontré lors d'un voyage en Autriche et qu'avait flairé en elle un grand potentiel. Pis il l'avait convaincu de v'nir s'entraîner dans notre école. On s'est tout de suite entendu et on s'marrait bien tous les deux. Faut avouer qu'elle était bonne, la Frida. . .et sans doute pas qu'en ski, que j'me disais. Un soir, après avoir arrosé une nouvelle victoire, j'me

suis radiné dans sa piole et j'ai tenté d'la faire passer à la casserole. Mais elle s'est défendue, la bougresse ! Elle m'a envoyé valdinguer dans un coin et m'a gueulé que si je voulais qu'on reste potes, fallait plus que j'lui foute les pattes dessus. Chuis parti me pieuter, la queue entre les jambes. Après tout, ça manquait pas, les gonzesses, dans le coin et c'est vrai que j'ai préféré qu'on reste aminches. On a fait les 400 coups ensemble et des bringues à s'en rendre malade.

En 1934, on m'a proposé de donner des cours de ski aux riches touristes de passage dans la région. Me faire du flouze sans devoir mendier au paternel l'aumône pour aller boire un coup, ça me bottait pas mal ! Dans le lot des élèves, y'avait pas mal de jeunes donzelles british. . En plus des espèces sonnantes et trébuchantes, j'me suis parfois payé en nature et elles disaient pas non à apprendre les rudiments de la glisse à la française. C'était plutôt bonnard, ce mélange des cultures ! Ça durait une soirée, une semaine quand la gamine avait la cuisse accueillante. Mais ma frangine, elle croyait toujours que j'allais leur passer la bague au doigt. Faut dire qu'elle passe son temps dans les romans à l'eau de rose et que ça lui tourne un peu la tête. Chaque fois qu'elle me voyait avec une galante, elle pouvait pas s'empêcher d'immortaliser l'instant avec son appareil photo tout neuf. Ceci dit, le jour où je voudrais monter mon carnet de chasse, ça m'fera des souvenirs. . .

En 1935, je m'entraînais d'arrache-pied : la sélection des athlètes qu'allaient défendre les couleurs du drapeau aux Jeux Olympiques de Garmisch-Partengirshen l'année suivante me motivait un max. Et Frida, elle, voulait aller défendre son Autriche natale. Mais au moment de m'inscrire pour les éliminatoires, le monde m'est tombé sur la caboche. Ces truands du Comité Olympique, sous l'impulsion d'une certaine **Helen Smith**, avaient interdit de participation les professionnels du ski, c'est à dire les moniteurs dont je faisais partie. Ya bien eu des protestations internationales mais rien à faire, ces têtes de mule ont rien voulu lâcher. A la maison, j'étais fou de rage. J'ai demandé au vieux de faire pression dans son entourage paske je savais bien qu'il avait des relations pouvant intervenir. Mais rien non plus de ce côté. Et puis, ya eu la goutte d'eau qu'a fait débordé le vase !

A cette période, mon paternel manigançait un truc. J'espérais qu'il défendait mon bifteck mais tiens, rêves toujours ! En fait, il cherchait à attirer dans ses filets un grand nom du sport. **Duan Ballangrud**, un bache qu'avait gagné trois fois le titre olympique de biathlon, s'était marié quelques années avant avec une patineuse de Briançon, **Jeanne Froment**. Ils vivaient depuis en Allemagne. Mais en 1935, le vieux a réussi à le convaincre, non seulement de venir vivre à Briançon, mais en plus de défendre les couleurs de la France aux Jeux de l'année suivante. Si j'ai bien compris l'embrouille, y'avait un bon chèque dans la balance. Non seulement le paternel faisait rien pour ma pomme, mais en plus, il filait du blé à un salaud qu'avait ptêt buté des français vingt ans avant !!! Le jour où j'me suis rendu compte de l'entourloupe, j'avais rendez-vous le soir avec Frida pour aller arroser sa sélection pour les Jeux. Assis dans le bar avec ma compère, je bouillonnais intérieurement. Pis je l'ai vu passer dans la rue, ce bellâtre de Ballangrud et mon sang a fait qu'un tour. Je suis sorti, je l'ai suivi et une fois dans une ruelle isolée, je l'ai cogné sévère. Il est tombé et j'ai continué à taper, encore et encore. C'était plus qu'un tas inerte quand quelqu'un m'a ceinturé et m'a éloigné de lui. C'était Frida qui m'avait suivi quand j'étais sorti. J'étais incontrôlable et elle a dû me faire voir 36 chandelles pour me calmer. Quand chuis rev'nu à moi, j'étais dans ma piole et c'était le matin. Depuis, personne est jamais v'nu me parler de cette histoire et en plus j'crois bien que l'agression a pas été rendu publique. Avec Frida, depuis, j'évite d'aborder le sujet. Faut dire que j'la vois moins depuis que. . .

En 1936, Frida est partie en Allemagne pour les Jeux. J'écoutais à la radio le compte-rendu de l'épreuve : le résultat était mitigé ; elle terminait à la 5^{ème} place ce qui était balèze vu son âge mais d'après le speaker, elle aurait pu l'emporter sans le vol saugrenu d'un corbeau l'ayant fait dévier de sa trajectoire. Sale affaire ! Ivan est aussi allé défendre sa nouvelle patrie. Apparemment, il s'était bien remis de ma rouste : il a réussi à gagner son quatrième titre et a ramené la seule médaille d'or pour la France. Le lendemain de sa victoire, je vis dans le journal une photo accablante : lors du dîner pour fêter son sacre, Ivan était attablé aux côtés de Frida. J'étais dégoûté : même mon amie me lâchait pour ce m'as-tu-vu. Le retour des deux champions à Briançon fut triomphal mais moi, j' préférerais passer la journée de festivités à boire des bières dans un bar loin de la cohue. Depuis ce jour, j'ignore ouvertement Frida. Plusieurs fois, j'l'ai vu rôder dans le parc du château de la famille mais je m'suis toujours éclipsé à temps. C'est d'autant plus peinant pour moi de l'éviter que depuis deux ans, elle voyage beaucoup pour participer aux compétitions internationales.

Heureusement qu'au milieu de tous ces tracas, j'avais mon oasis de bonheur : ma soeurette Thérèse, toujours joyeuse. Et quel enthousiasme quand elle me cause de ses Jules. Bon, y'en a pas eu bezef non plus mais ya pas à regimber, elle me dit tout et même le reste ! Ça fait trois piges qu'elle crèche chez ma tante Meg à Lyon. Ma mère voulait qu'elle s'habitue à voir du beau monde. Je l'avais amère quand elle s'est barrée mais elle a tenu sa promesse de m'écrire souvent. J'l'imaginai avec ses grands yeux émerveillés, toute ébahie, au milieu du faste et du clinquant. Mais elle s'est pas entichée d'un bellâtre, ni d'un richard. Faut dire qu'elle aimait bouquiner des histoires d'aventure avec de beaux héros ténébreux. Si ma vieille avait su ça ! A Lyon, elle faussait souvent compagnie à ma tante et c'est comme ça qu'en juin 1937, elle rencontra **Xavier Deluc**. Elle en pinçait sérieux pour lui ; c'était un artiste et elle aimait aussi ses œuvres. Mais il gambergeait toujours sur ses tableaux et pas moyen de passer aux choses sérieuses avec ma frangine. Au bout de trois mois, elle en a eu marre, a pris ses clics et ses claques et l'a laissé seul avec ses pinceaux. Mais ils sont quand même restés potes. Elle a pas trop traîné à se trouver un aut' galant : en octobre, elle s'est amourachée d'un certain **Robert Roux**, un journaliste qu'elle a rencontré à une des soirées de ma tante. Et récemment, il lui a même proposé de lui passer la bague au doigt ! Elle en parle qu'à moi pour le moment ; faudra voir à vérifier que le bonhomme est correct. Gare à lui si il se fout de ma frangine !!!

Enfin... Les amourettes de la ptiote, c'est bien beau mais pour moi, ça va pas fort ! Depuis 1936, j'ai le moral dans les chaussettes. Chuis plus que l'ombre de moi-même sur les skis. J'm'accroche à mon turbin de moniteur mais c'est plus comme avant. Du coup, le vieux a recommencé à me prendre le chou. Ceci dit, l'été dernier, il avait d'autres soucis dans la caboché et ça me bidonnait bien !

En effet, une bande de barges a commencé à semer la zizanie dans l'coin. Leur blaze, c'est le « Mouvement des Défenseurs des Cimes ». Rien que ça ! Ils faisaient sauter des bagnoles, des téléphériques, des refuges de haute montagne. Le vieux enrageait à chaque nouvelle explosion. Faut quand même dire qu'ils restaient réglés, les gars : jamais ils avaient blessé ni dessoudé personne et pourtant, fallait voir les dégâts. Faut croire qu'ils le font exprès ! En plus, les condés avancent pas d'un pouce ! Pas une arrestation, pas une piste, nada ! Du coup, ça m'aurait bien hâté de les rejoindre, histoire de me marrer un bon coup et de faire la nique au vieux. Et puis comme ça, s'il devait y avoir du vilain, je serais là pour les calmer. Faudrait pas qu'ils s'excitent et qu'un mauvais coup parte ! Le vieux me gonfle mais de là à le descendre, ya de la marge ! Et puis ya ma mère et ma sœur aussi, faut que je les protège. Mais pendant l'été, j'étais un peu trop pris avec une donzelle pour m'occuper de ça. . .

Un jour d'août, je fis irruption dans le burlingue du vieux pour je sais plus quelle dispute. Il était en train de causer avec une de ces poulettes ! Un vrai bijou dans son genre ! La grande classe ! Elle se donnait des airs de grandes dames mais j'imaginais un feu brûlant sous ses fringues chics. Elle s'appelait **Florence Faure** et bossait pour le sous-secrétaire d'Etat aux sports et aux loisirs. J'avais bien cerné le spécimen : le lendemain, je trouvais dans ma poche un papelard de sa main m'invitant à la rejoindre à son hôtel. Quand j'me suis radiné dans sa piole, on a pas pipé mot. Faut dire que nos bouches avaient aut' chose à foutre. Ca a été grand ! J'en avais culbuté, des mignonnes, mais des comme ça, jamais ! Une véritable furie insatiable qui n'en avait jamais assez ! On a vécu quelques semaines de pure extase. Elle m'avait dans la peau, elle me l'a même écrit. Pis j'ai repris mes esprits. Ok, on s'éclatait bien au pieu mais elle était plus dans sa première jeunesse (même si on lui aurait donné dix ans de moins que son âge). Et si elle commençait à mes parler marmots ? Non, fallait mieux pas continuer, yen a sûrement d'autres, des excitées comme elle. Alors, j'l'ai larguée en lui écrivant un mot abrupt : « Je t'ème plu. Oubli-moi, ça sra mieu pour nou deu ». Ma ptite Thérèse a chialé en apprenant l'affaire : faut dire que là encore, elle me voyait lui passer la bague au doigt !

Une fois cette affaire réglée, à l'automne, j'ai commencé à traîner dans le quartier populo de Briançon, histoire de me rencarder sur les Défenseurs des Cimes. C'est dans un bar du coin que j'ai rencontré **Jacquot**, un truand notoire qui sortait tout juste de taule. Il avait pris vingt piges pour un braquage qu'avait mal tourné. J'l'ai tout de suite eu à la bonne, sa trombine me rappelait quelqu'un mais pas moyen de trouver qui. Il m'a pris sous son aile et m'a introduit dans le « milieu ». J m'a fait goûter des choses pas claires mais quand j'en prenais, je planais à dix mille mètres. Le pied total ! Pis il m'a proposé de l'aider à vendre ses petites poudres, histoire de faire rentrer du cash pour me payer mes doses. J'entrepasse mes stocks de drogues dans une cachette de ma piole. Ya toutes sortes de substances : de l'opium, bien sûr, mais aussi des petites pilules plutôt marrantes : versée dans le verre d'une galante, elle lui faisait perdre les pédales et elle se faisait culbuter par le premier gaillard qui la chauffait un brin. En plus, elle se rappelait de rien après. Bon, j'ai jamais eu besoin de ça pour emmener une gonzesse au septième ciel mais faut avouer que ça part comme des p'tits pains.

Ya quinze jours, j'ai enfin progressé vers le but qui m'avait conduit à m'aventurer dans les mauvais quartiers : Jacquot m'a proposé d'intégrer le Mouvement des Défenseurs des Cimes. Il sait bien que je suis le fils du Maire mais j'lui ai bien fait comprendre ce que je pensais de lui ! Hier, il m'a confié ma première mission : chouraver à l'école du Mont-Revard des explosifs destinés à provoquer les avalanches.

Ce matin, je me lève tôt pour aller accomplir mon forfait. Enfin, un peu d'action ! Ca a été un jeu d'enfant puisque j'ai un passe pour entrer dans le local technique de l'école. En plus, pour embrouiller les condés, j'ai brisé une vitre du local pour faire croire à une effraction. Mais manque de bol, quand j'suis sorti du bâtiment, j'ai vu une silhouette s'éclipser dans une ruelle adjacente. J'espère qu'on m'a pas vu ! Ce midi, j'ai rencontré Jacquot qu'avait les nerfs en boule. Comme il demandait si j'avais les explosifs, je lui ai montré la clé de ma cachette où je les ai fourré avec ma drogue. Il m'a dit de les garder cachés là jusqu'à ce soir puis de les refiler à un autre membre du mouvement : **Stéphane Soulier**, un vétérinaire autodidacte des environs, opposant déclaré à la politique du vieux. Pour qu'il m'identifie, je lui dirais : « Avec toute cette neige, les risques d'avalanche sont grands ». J'espère que ça va m'ouvrir les portes de l'organisation : j'ai hâte de m'y faire un nom !

En plus, ce midi, Jacquot m'a confié une autre mission de confiance pour nos activités de trafic de drogue. Il a récupéré le blaze d'un gars en Amérique du Sud qui pourrait nous fournir de la première qualité pour trois fois rien. Comme mon pote sait que les condés lui tournent autour, il m'a filé les coordonnées du chicanos pour que j'aille là-bas, en Colombie. Mais j'ai pas trop envie de voir du pays, moi ! En plus, c'est pas le moment, je vais commencer à m'amuser avec les Défenseurs des Cimes. Non, faudrait que je trouve un gus de confiance qui pourrait aller nous chercher quelques échantillons là-bas !

Et pis, vu le gratin que reçoit le vieux, je pourrais ptêt me rencarder avec les gens qui pensent que les moniteurs de ski, ça doit pas faire de course olympique et leur expliquer ma façon de penser... Qui sait, ils peuvent ptêt faire un effort pour les prochains Jeux. Chuis sûr que si je m'y remets sérieusement, je peux facilement redevenir le meilleur !

Il est 16 heures 30, la réception commence dans 30 minutes, je veux aller prendre ma dose journalière d'opium avant cette grande soirée. Mais enfer ! Je trouve plus la clé de ma cachette. Les invités sont tous arrivés et se préparent dans leurs piaules. N'importe qui a pu venir me la chouraver ! Si j'ai pas ma dose illico presto, je risque de faire une crise de manque. Dans ma caboché, je m'vais faire tout c'qui faut : j'attache le garrot autour de mon bras, je verse ma drogue et quelques gouttes de citron dans la cuillère, je fais chauffer le tout quelques minutes et je récupère mon ptit trésor dans la seringue avant de me piquer. Ah, ça arrive pas à me calmer, tout ça ! En plus, les explosifs sont aussi dans le petit cabinet ! Putain, c'est bien ma veine ! Il va m'entendre, le salopiot qui a fait le coup. . .